

**YVES RAVEY**

# **TAORMINE**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**

TAORMINE

## DU MÊME AUTEUR



BUREAU DES ILLETTRÉS, *roman*, 1992  
LE COURS CLASSIQUE, *roman*, 1995  
ALERTE, *roman*, 1996  
MOTEUR, *roman*, 1997  
MONPARNASSE REÇOIT, *théâtre*, 1997  
LA CONCESSION PILGRIM, *théâtre*, 1999  
LE DRAP, *roman*, 2003 (“double”, n° 128)  
DIEU EST UN STEWARD DE BONNE COMPOSITION, *théâtre*, 2005  
PRIS AU PIÈGE, *roman*, 2005  
L'ÉPAVE, *roman*, 2006  
BAMBI BAR, *roman*, 2008  
CUTTER, *roman*, 2009  
ENLÈVEMENT AVEC RANÇON, *roman*, 2010 (“double”, n° 87)  
UN NOTAIRE PEU ORDINAIRE, *roman*, 2013 (“double”, n° 98)  
LA FILLE DE MON MEILLEUR AMI, *roman*, 2014 (“double”, n° 103)  
SANS ÉTAT D'ÂME, *roman*, 2015  
TROIS JOURS CHEZ MA TANTE, *roman*, 2017 (“double”, n° 117)  
PAS DUPE, *roman*, 2019 (“double”, n° 122)  
ADULTÈRE, *roman*, 2021

### *Chez d'autres éditeurs*

LA TABLE DES SINGES, *roman*, Gallimard, 1989  
PUDEUR DE LA LECTURE, Les Solitaires intempestifs, 2003  
CARRÉ BLANC, Les Solitaires intempestifs, 2003



YVES RAVEY

# TAORMINE



*LES ÉDITIONS DE MINUIT*

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ  
TIRÉE À TRENTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES  
PAPETERIES SCHLEIPEN NUMÉROTÉS DE 1 À 30  
PLUS HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE  
NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VIII

© 2022 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI<sup>e</sup>

*À Marie-Joëlle*





Sorti de l'aéroport de Catane-Fontanarossa, j'ai engagé la voiture de louage dans le premier rond-point vers le nord, direction Taormine.

L'idée que nous commençons nos vacances me réchauffait le cœur. De temps à autre, Luisa tournait les pages de son guide touristique de la Sicile. Ainsi j'oubliais nos derniers instants passés ensemble, proches de la séparation, car cela vaut la peine d'être retenu : après ces journées difficiles, nous avons besoin, l'un comme l'autre, de calme et de repos.

Plus loin, la mer a surgi d'entre les arbres courbés par le vent. J'ai ralenti l'allure devant une pancarte indiquant la première plage venue : l'icône d'un parasol suivi d'un cornet de glace. Sans réfléchir en vérité, j'ai pris d'office la sortie d'autoroute pour gagner la voie de raccordement, une zone de travaux, ou supposée telle, car plus rien n'était indiqué, cette fois. Ni panneau routier, ni balise de chantier, seulement un avertissement : Attention, sortie de camions. En italien. Mais je ne parle pas l'italien, ou si peu. De là, bifurquant vers la droite, nous avons roulé sur un chemin de terre battue, bordé par une végétation luxuriante. Sans que cela inquiète Luisa, qui, cependant, m'a demandé ce qu'on faisait sur cette piste.

La voiture a débouché sur le parking d'un snack-bar. L'endroit, occupé par des machines de chantier et des empilements de matériaux derrière des grillages, paraissait désert à première vue. Mais qu'importe. Plus loin, c'était de nouveau le symbole du parasol, dessiné à la peinture rose sur un panneau en bois défraîchi. Notre chemin de terre se poursuivait au-delà du parking, puis disparaissait parmi la végétation, juste après le premier virage bordé par un pylône électrique. J'ai conçu sans peine qu'un peu plus loin, sur notre gauche, on rejoignait directement la nationale et la voie de raccordement.

J'ai proposé une courte halte à Luisa, le temps qu'elle découvre la mer. De toute évidence, la plage, indiquée pauvrement, certes, mais indiquée, n'était pas très loin. Suffisait de traverser ce terrain vague qui s'étendait devant nous, occupé en partie par des outils de chantier et des tuyaux de béton géants.

L'atmosphère n'était pas lumineuse, pas franchement. Pour un premier jour de vacances, c'était même assez décevant. Je suis entré dans le snack-bar. Le barman se tenait accoudé derrière son comptoir. Je lui ai commandé deux cafés express,

en indiquant le percolateur. Il a posé, sans un mot, mais ça m'était égal, les deux consommations sur le comptoir, et je suis ressorti, encombré des deux tasses et de leurs soucoupes, en poussant la porte battante, avec mon mocassin.

Dehors, le vent s'était mis à souffler. Il transportait avec lui, non des effluves marins, comme je m'y attendais, ce qui m'a de nouveau déçu, mais une poussière jaunâtre et grise, ce que j'ai attribué à la présence des engins de chantier.

Luisa patientait en lisant son magazine acheté à l'aéroport, appuyée contre l'aile avant de la voiture. J'ai franchi le pas, malgré le risque couru de manifester mon humeur : en avait-elle fini, oui ou non, avec son magazine ? et que tout recommence de notre discorde de l'avant-veille... Mais elle a plié consciencieusement la revue, avant de la ranger, tant bien que mal, dans la poche arrière de son jean. D'un autre geste, elle a dit sa déception de ne pas apercevoir la mer. Par contre, elle a manifesté son plaisir d'être là, au milieu de nulle part, après ces trois longues heures de vol.

Les tasses, en équilibre instable, retenues par les soucoupes, tremblotaient et s'entrechoquaient entre mes doigts. J'ai pris garde à ne pas renver-

ser de café en les posant sur la table aux lattes de bois fraîchement repeintes en rouge vif, ainsi que les chaises à tubes métalliques. J'ai répondu à Luisa : je ressentais la même chose qu'elle. Oui, ai-je ajouté, on peut appeler cela de la déception. C'était comme si nous avions manqué quelque chose, comme si, prenant cette bifurcation sur l'autoroute, nous n'avions pas, façon de parler, excuse-moi, Luisa, frappé à la bonne porte. Mais, de toute évidence, certainement, il y avait, pas loin d'ici, une plage de sable, et non ce terrain vague abandonné aux tuyaux de béton.

Bien évidemment, je regrettais d'avoir emprunté, par erreur, cette sortie-là. De ce point de vue, et pour tout dire, je ressentais une forme d'échec, mais comment s'y prendre, si on ne peut plus faire confiance aux panneaux routiers, Luisa, non, tu n'es pas d'accord... ? c'était bien inscrit plage, sur la droite, je n'ai pas rêvé quand même. Elle m'a fait remarquer que les travaux étaient indiqués par des feux clignotants, à la fin d'une zone de ralentissement. Puis elle a repris la lecture de la revue tirée de sa poche. J'ai poursuivi : tout ici nous était inconnu, il était donc facile de se tromper. Aussi je ne me suis pas privé de dire à ma femme, redeve-

nue silencieuse, qu'elle n'était pas seule à éprouver de la fatigue après le vol, moi aussi, j'avais besoin de repos. Le mieux serait donc de repartir au plus vite et de gagner l'hôtel. Mais elle avait envie d'explorer ce chemin vers la côte, qui traversait le terrain vague. J'ai répondu, on devait se presser maintenant, reprendre la voiture. C'était couru, cependant, Luisa ne quitterait pas les lieux sans avoir profité de ce premier instant face à la mer. Elle attendait ce moment depuis des mois, elle ne le manquerait pour rien au monde.

J'ai observé que, dans ce cas, nous devrions marcher, un peu plus loin, derrière ces empilements de tuyaux et de plaques de béton, de gaines en matière plastique orange et souple, sans doute le projet de relier la nationale directement à la plage, pourquoi pas ? ai-je imaginé. Mais en quoi cette découverte concernait-elle nos premières heures de vacances ? En quoi était-ce intéressant ? Nous avons donc contourné le matériel de chantier, pour gagner un chemin de terre.

Luisa me précédait maintenant. Elle était pieds nus, le sac pendu à son épaule, ses espadrilles de couleur vive à la main. J'ai couru pour revenir à sa hauteur. Je ressentais cette nécessité de ne pas

décevoir Luisa. Et pour cause, c'était quand même moi qui avais choisi la Sicile, et sélectionné l'hôtel parmi des dizaines d'autres sur le catalogue. Seule, ma femme avait élaboré notre programme touristique et culturel. Elle évoluait maintenant d'un pas léger et mesuré, mais ferme. D'après la configuration du terrain, si nous avions voulu atteindre la plage la plus proche, il aurait fallu dépasser l'extrémité de la jetée que nous apercevions maintenant, émergeant de la légère brume.

Le soleil déclinait. Luisa sautillait d'un galet à l'autre. Elle m'a fait signe, d'un geste simulant l'essoufflement, que la grève était encore loin, et qu'effectivement, notre sentier à travers les herbes ne menait nulle part. J'ai alors calculé, elle n'avait pas tort, que nous disposions de peu de temps avant l'arrivée à Taormine. Et j'ai regretté ce retard pris à l'aéroport, l'incompréhensible file d'attente devant l'agence de location de voitures.

D'ici, le parking n'était pas si loin. Nous avons donc poursuivi notre route. À mi-chemin, séparé par une butte, c'était un campement de tentes, des femmes et des hommes autour d'un réchaud, le dossier d'un canapé enfoncé dans l'herbe, des accessoires éparpillés à même le sol. J'ai pris soin

de rester à distance. Précaution inutile, Luisa, ça lui était égal, au contraire, elle adorait les rencontres. Elle tournait maintenant le dos aux habitants du campement, mains sur les hanches, à scruter l'horizon. Son chemisier frissonnait sous le vent. J'ai préjugé que, malgré sa fatigue, elle s'aventurerait trop loin, ce qui risquait d'accentuer notre retard. Je l'ai donc appelée, à contresens du vent qui soufflait maintenant par rafales dans la mauvaise direction. Elle ne m'a pas entendu, ou alors, elle percevait seulement par bribes le simple écho de ma voix. Je l'ai rejointe en pressant le pas, mains dans les poches, tête baissée. Je la savais déçue, je l'ai dit, usant de prudence, certes, mais je l'ai dit : La mer, à cette heure-ci, Luisa, ce n'est pas une bonne idée. En fait, tu sais, tout bien calculé, ici, je m'en rends compte à l'instant, on perd notre temps. Mais selon elle, débarquer en Sicile sans attendre la moindre plage restait un non-sens.

Nous sommes revenus sur nos pas. Avant de reprendre la route, elle a revêtu un pull de laine en mohair framboise, tiré de la valise, et nous sommes restés devant le snack-bar, assis l'un contre l'autre. J'ai redit à Luisa que je tiendrais ma promesse de vacances réussies. Elle s'est penchée contre mon



épaule, déclarant que je parlais pour moi seul, et si je disais cela, a-t-elle ajouté, c'était pour me convaincre moi-même que j'en étais capable, car, dans le fond, je n'en étais pas certain.

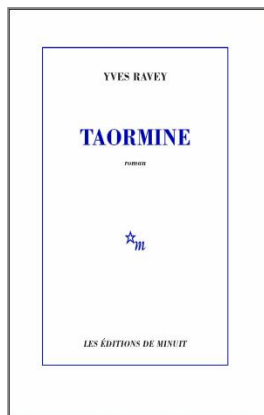
Finalement, à force de discuter, le vent n'ayant pas cessé, nous nous sommes réfugiés dans le snack-bar. Le serveur s'est dit désolé de la gêne occasionnée par le chantier, il a parlé de travaux d'adduction d'eau, sur toute la longueur de la côte, ajoutant que ça prendrait des mois. Puis il nous a servi un thé glacé, sur une table en retrait dans le fond de la salle. Luisa, revenue à notre discussion, a voulu savoir ce que je voulais dire quand j'utilisais cette expression : vacances réussies ? si ces deux mots concernaient, disons, l'organisation matérielle ? ou s'ils avaient à voir avec son bien-être à elle ? Je lui ai répondu, je me demande si ce ne serait pas mieux d'attendre notre installation à l'hôtel pour discuter de tout cela. Luisa a répondu qu'elle attendrait.

Puis, elle a déplié la carte routière. Elle a dit, c'est égal, cette idée de vacances réussies ou non, l'essentiel à mes yeux, vois-tu, Melvil, c'est le moment présent. J'ai posé la carte routière sur le comptoir. Le barman m'a indiqué le trajet jusqu'à

Taormine, ce n'était pas difficile : suivre l'autoroute en longeant la côte. En réalité, c'était plutôt une façon de discuter. Aussi, Luisa, de ce point de vue, n'avait aucun besoin du service du barman, elle parlait couramment l'italien. Déjà, à l'aéroport, elle s'était entretenue sans problème avec la responsable de l'agence de location de voitures, quand, au terme d'une discussion longue et compliquée, celle-ci avait fini par nous faire admettre le montant d'une franchise d'assurance supplémentaire.

À la sortie du bar, l'atmosphère s'était assombrie. J'ai pris le volant, mais, avant de démarrer, Luisa, par sécurité, et parce que je ne l'avais pas fait en prenant possession des clés, m'a demandé de tester les phares, aussi de vérifier les voyants lumineux sur le tableau de bord. J'ai déclaré que c'était inutile, cette voiture fonctionnait à merveille, mais Luisa, désolée, n'a rien voulu entendre. Elle est sortie un instant pour inspecter les veilleuses, répliquant sur un ton vif qu'on n'était jamais assez prudent, puis elle est revenue s'asseoir côté passager. J'ai mis le contact. Un rideau de pluie s'est abattu sur nous. Les ampoules de couleur, accrochées à la façade du snack-bar, se sont allumées en dansant, agitées par le vent, le long

de leur fil électrique. J'ai pris le chemin de terre, direction présumée de la nationale. De là, nous gagnerions l'autoroute par la voie de raccordement. L'orage va cesser, ai-je dit à Luisa, tu sais, ce n'est pas rare, ces petites averses, au mois d'avril, je l'ai lu dans le guide.



Cette édition électronique du livre  
*Taormine* d'Yves Ravey  
a été réalisée le 12 mai 2022  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707347701).

© 2022 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707347732